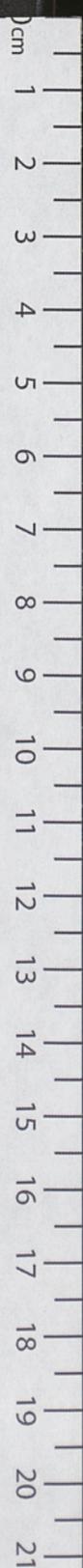
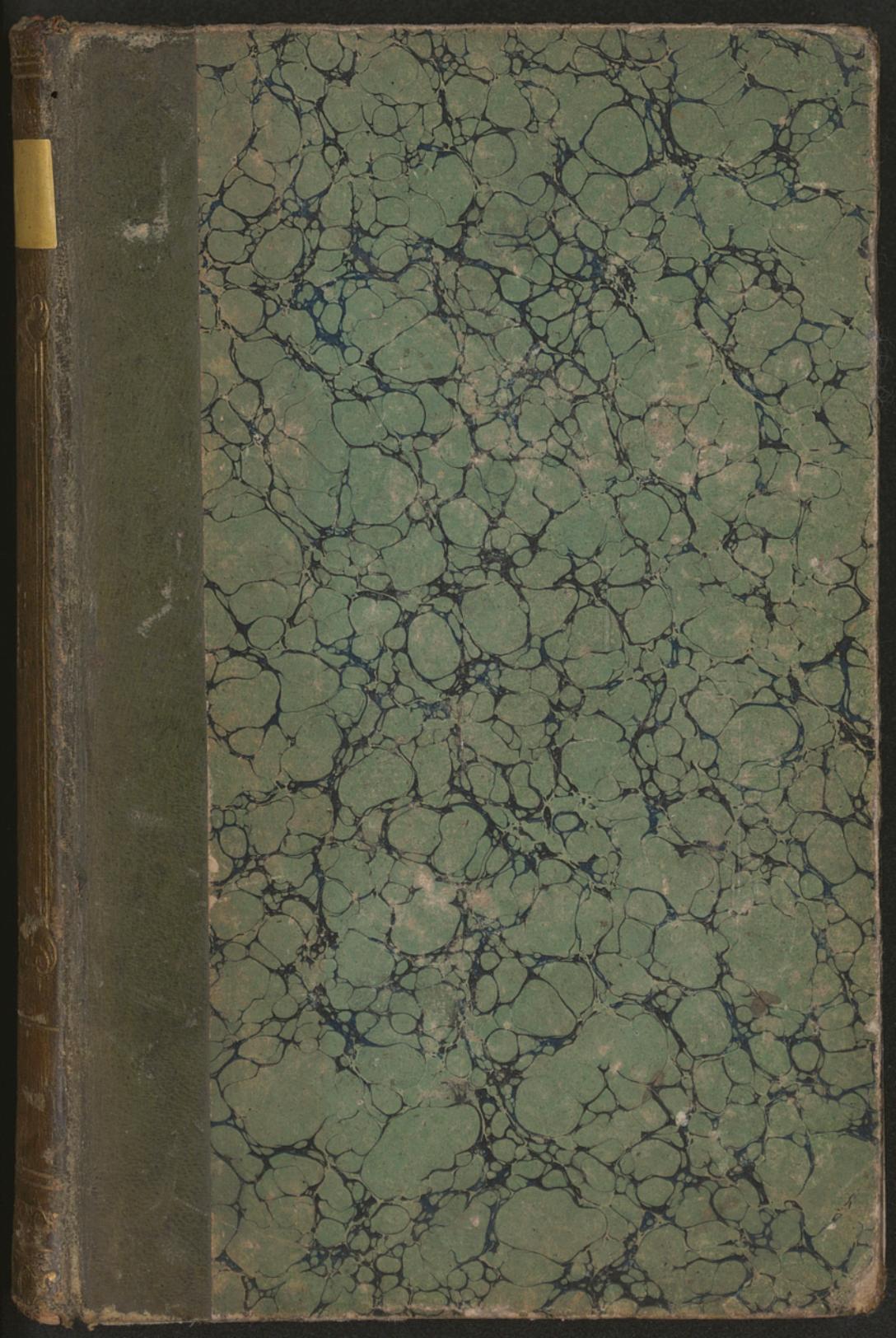


Small yellow label on the spine.

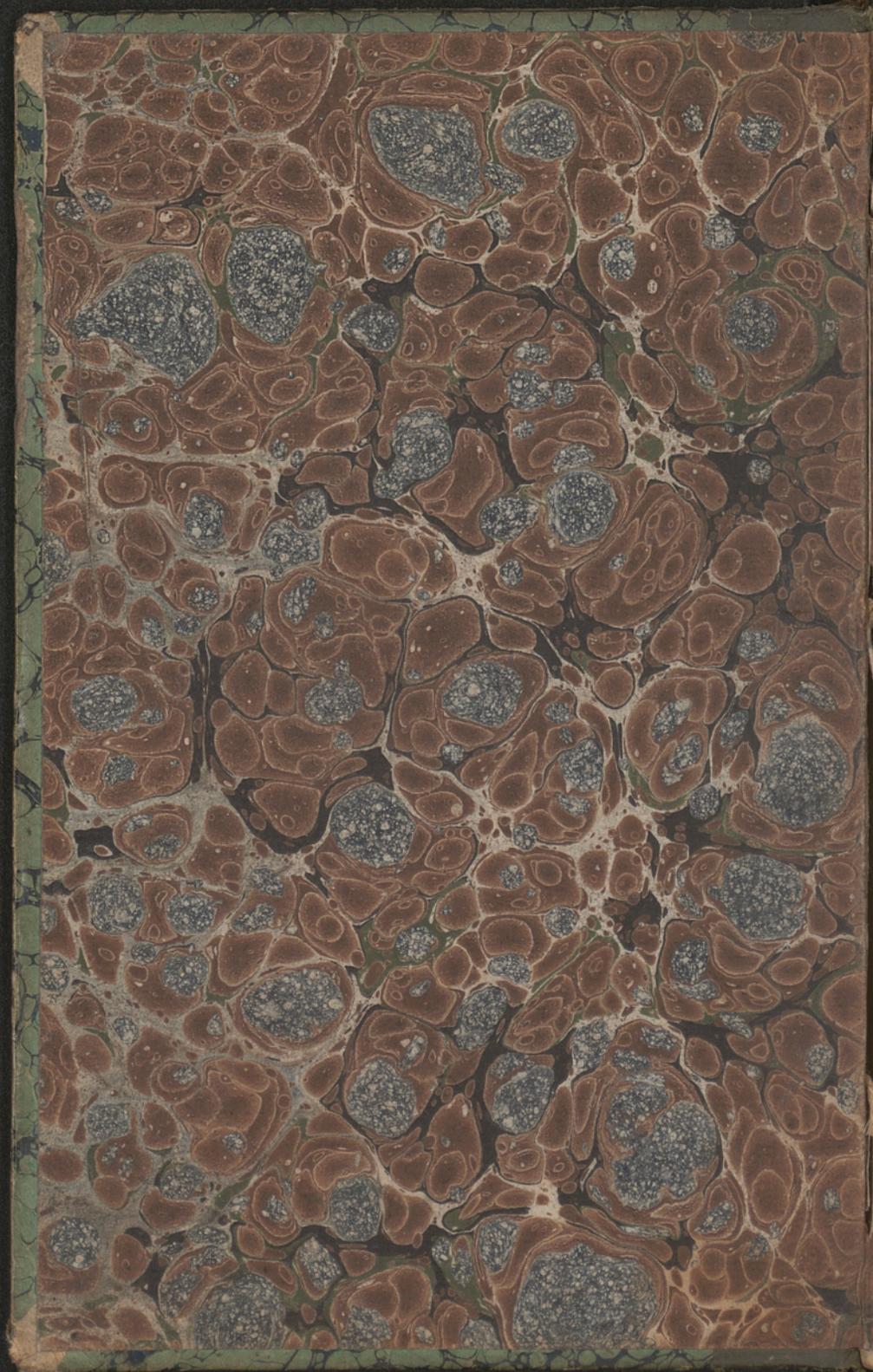


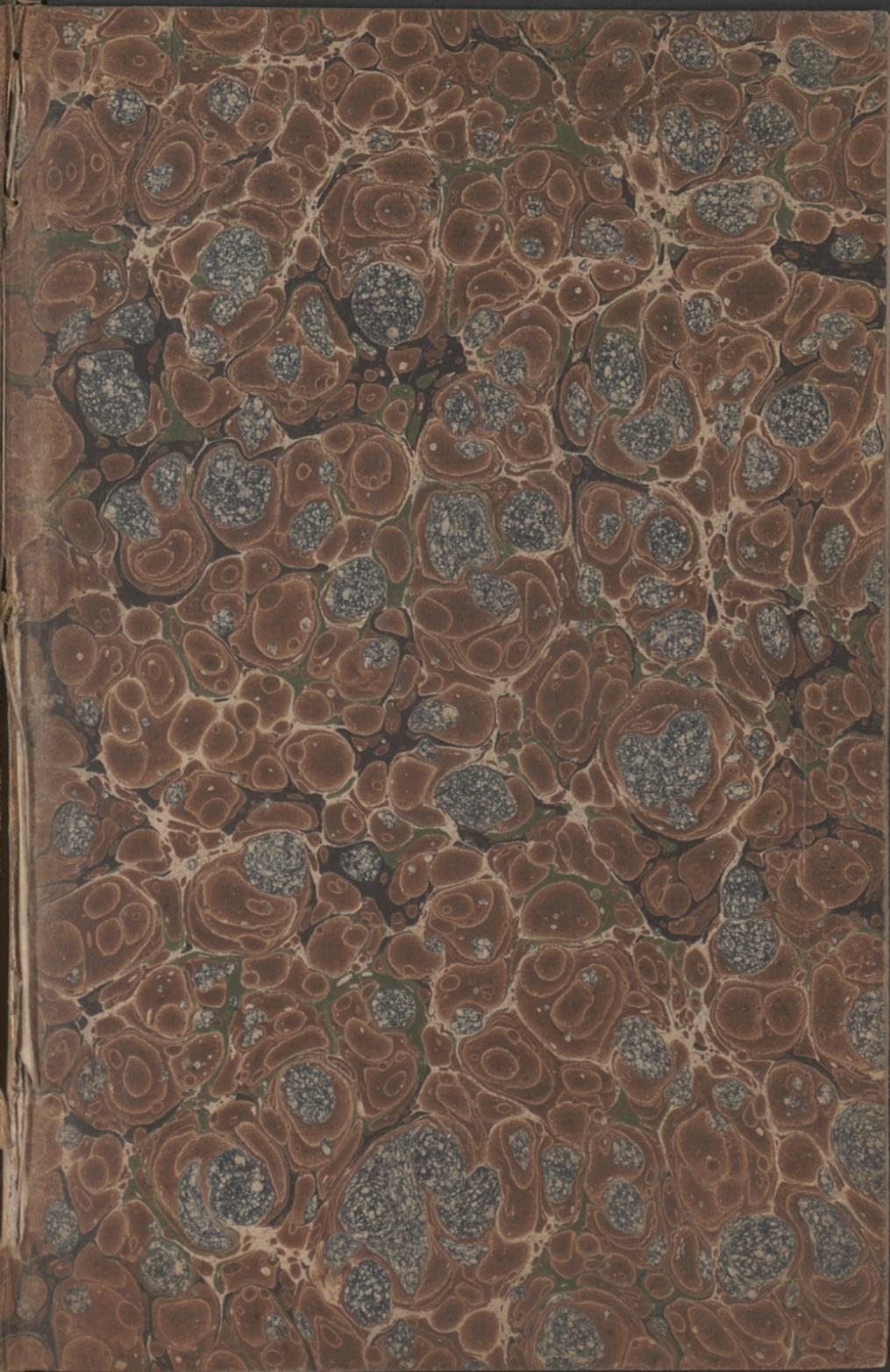
MÉLANGES

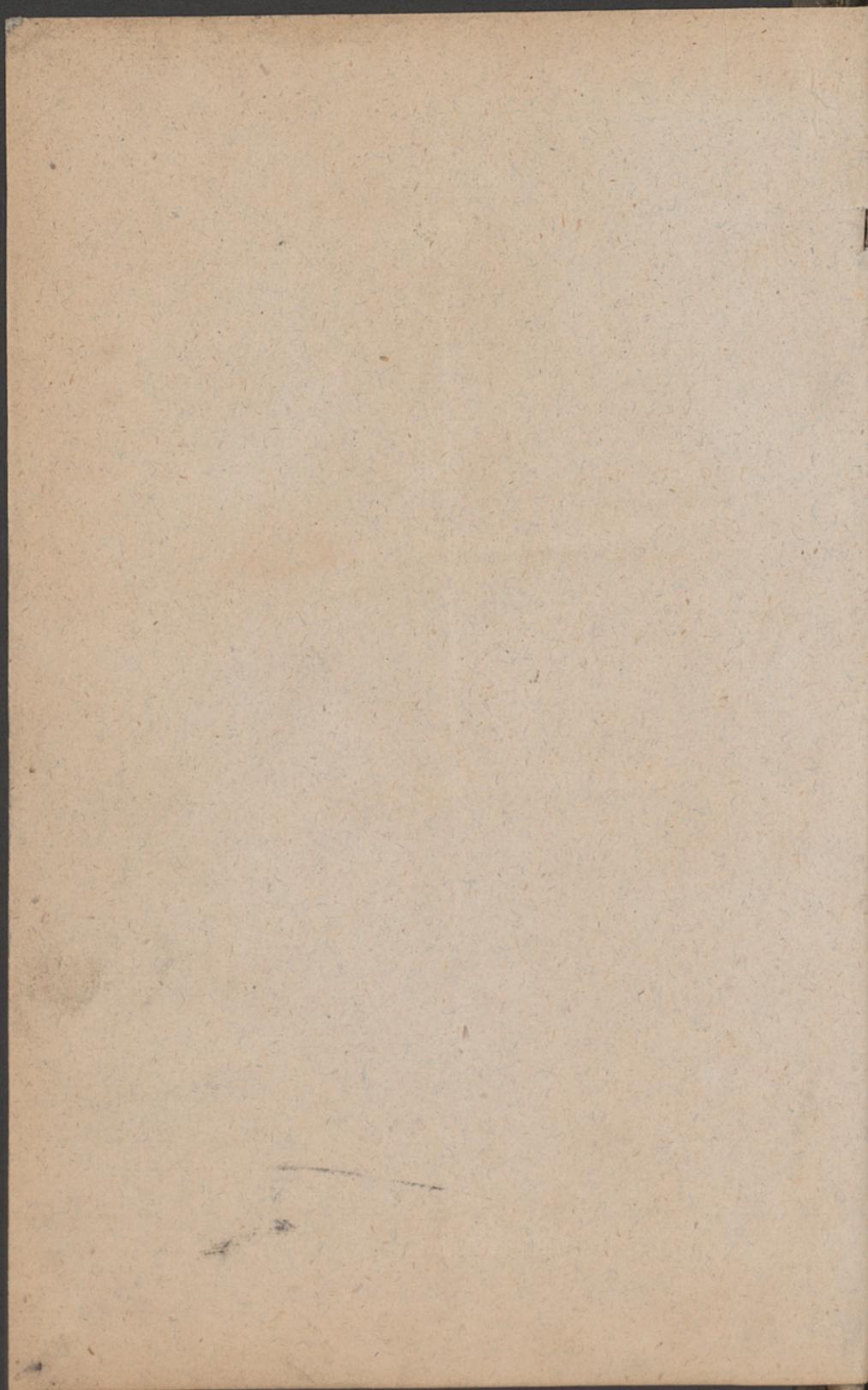
POÉSIE







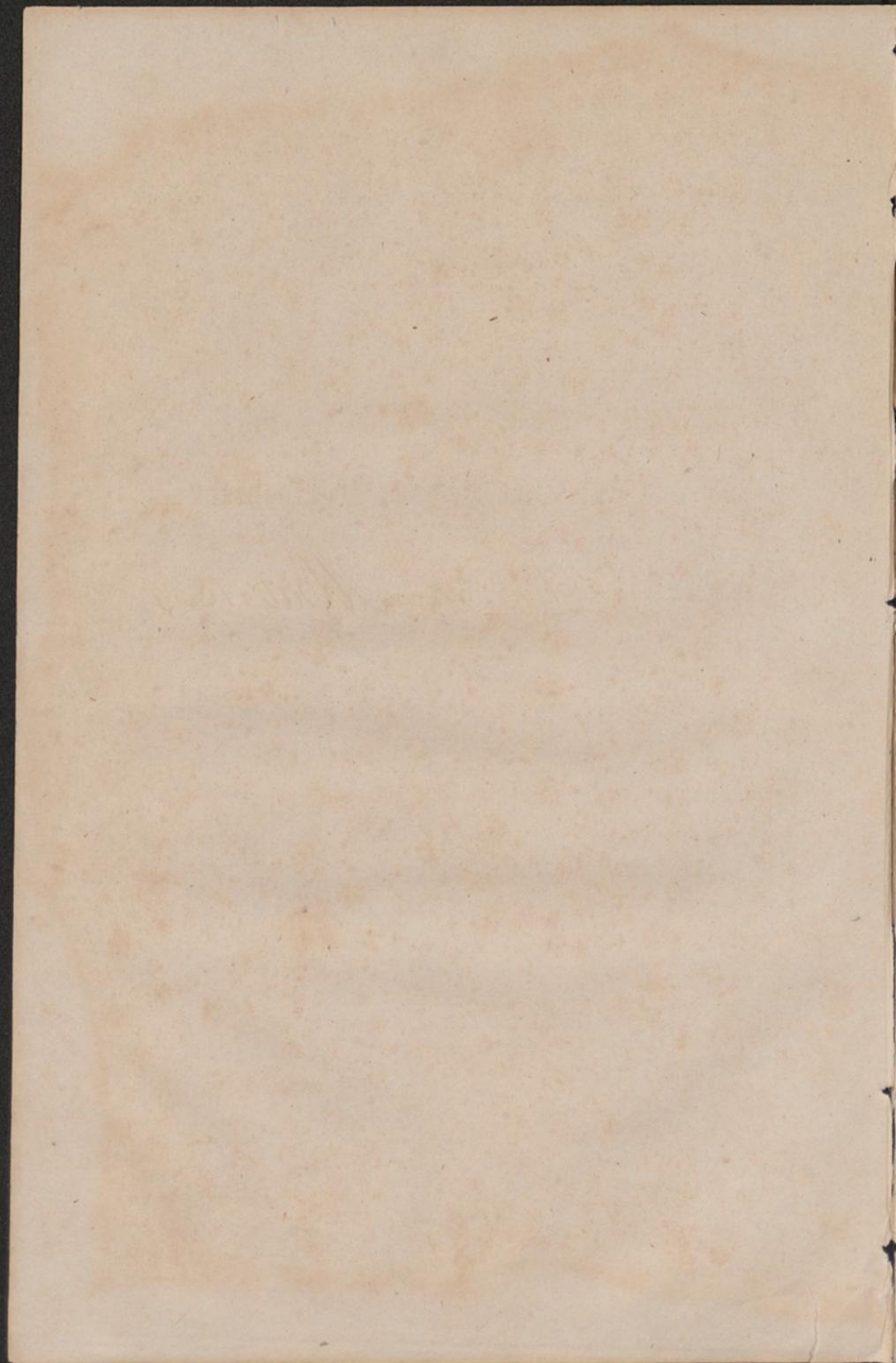




Rep Pf XIX 436
13

Le 20 Mai 1834.





A. M. de Labouisse-Rochefort.

Poète , à vous ces vers que vous avez inspirés ; —
acceptez-les avec autant de bienveillance que j'éprouve
de plaisir à vous les offrir , et daignez les regarder
comme un témoignage public d'estime , de tendresse ,
de reconnaissance et de respect.

J.-J. BARRAU.

Au printemps , la campagne prend des aspects d'une majesté infinie
et des parfums d'une volupté enivrante.... Et l'alouette fait entendre ,
au matin , des chants suaves et tendres comme des cantiques
Ecoutez cet oiseau , il chante le soleil , le printemps et l'amour....

Lélia.

Je crois à Jéhova , je crois à l'Etre immense ,
Par qui tout se colore et par qui tout commence :
Foyer de la création ;
Je crois à ce grand souffle , à cette ame inconnue ,
Qui , comme un vaste éclair illuminant la nue ,
Flottait dans l'abîme sans nom.

Turquety.

Il a déployé les vastes tentures de l'univers et il y a semé les
couleurs les plus variées et les plus séduisantes..... La terre , la mer
et les forêts , le soleil , la lune et les étoiles sont les œuvres de sa
puissance créatrice..... Il a placé comme d'énormes clous , les monta-
gnes sur la terre , afin qu'elle demeurât affermie au dessus de l'océan...

Hymne de Saady , poète persan.

Qui pourra me distraire et consoler mon ame ?
C'est toi , présent du ciel , dont la céleste flamme ,
Epure nos loisirs , subjugué nos penchans ,
Divine Poésie !....

De Labouisse-Rochefort.

Car toute poésie émane du ciel et n'est que le sentiment instinctif
d'une Divinité présente à nos destinées.

G. Sand.

Voici le mois de Mai — mois riant de féerie ,
Où l'aubépine éclore , où la rose fleurie ,
Exhalent leurs parfums épandus à foisons ;
Le joli mois de Mai — cet élu des saisons ,

Doté si richement de toute la nature ,
 Qui lui fait des arceaux épaissis de verdure ,
 Où le vif rossignol , en modulant sa voix ,
 Ajoute un nouveau charme au prestige des bois ; —
 Des tapis émaillés de blanches pâquerettes —
 Des dômes de lilas — un fonds de violettes —
 Un air frais — un ciel pur — un zéphir attiédi ,
 S'embaumant en passant dans le pin reverdi ,
 Et puis soufflant sur nous de bienfaisantes flammes ,
 Dont s'imprègnent nos corps , dont s'avivent nos âmes

Le mois de Mai que j'aime et que j'aspire encor ,
 Quand le manteau des nuits scintillant de fleurs d'or ,
 S'étend au firmament avec ses bleus nuages ,
 Qui roulent découpés en fantasques images ,
 Et se perdent bientôt pour ne laisser aux yeux
 Que le feu des rubis et le calme des cieux.
 Oui , je l'aime ! et surtout alors que l'on sommeille
 Dans la ville muette , où , pensif — seul — je veille
 A ma fenêtre ouverte à la bise de nuit ,
 Poursuivant du regard l'étoile qui me luit ,
 Et distrait , écoutant notre horloge qui sonne
 Ou la feuille de cep qui sur mon mur frissonne ,
 Comme un vent adouci qui frissonne les eaux ,
 Et court mourir — plaintif — aux cimes des roseaux .

Je l'aime ce mois-là, parce que , sur ma route ,
 Où m'assaillent souvent l'abandon et le doute ,
 Tout ce qui m'est venu de fortunés momens —
 De circonstance amie à remuer mes sens ,
 Et d'heures de délice où l'existence est pleine ,
 M'a soufflé dans ce mois de toute son haleine ;
 Parce que ce mois-là ne saurait revenir
 Sans m'apporter un jour marqué de souvenir —
 Souvenir d'amitié , de tendre causerie ,
 De purs instans d'amour dont ma source est tarie ,
 Ou bien de promenade au versant du vallon ,
 Alors que l'églantier se courbait sur mon front.
 Car tout ce qui sourit à mon ame contente ,
 Ce que je puis marquer d'un filet amarante ,
 Tout ce dont je rends grâce au Seigneur maintefois ,
 Tout mon bonheur enfin , m'est venu dans ce mois !...

II.

Or , cette nuit dernière —
 Droit comme un saint de pierre
 Qui veille aux monumens —
 M'attardant à la place
 Où tous les soirs je passe
 De suaves momens ,

Je pesais en moi-même
Tout le bonheur extrême
Qui m'a ri dans mes jours ;
Et tout à ma pensée ,
De ma route passée
Je remontais le cours.

La nuit était si belle ,
L'heure si solennelle ,
Le ciel si marqueté ,
La brise si légère ,
Et la lune si claire
Sur son lit velouté !

Qu'ainsi j'oubliais l'heure
Sonnée en ma demeure
A l'instant du sommeil ,
Et que la blanche étoile ,
En glissant dans son voile ,
Me tenait en éveil.

Le souvenir — bon ange ,
Enfant du ciel , qui change

Nos larmes en souris ; —
 Le souvenir fidèle
 Me berçait de son aile
 En des pensers fleuris.

Et tel qu'aux temps de glace ,
 L'oiseau franchit l'espace
 De nos immenses mers ,
 Et ne sommeille à l'aise
 Qu'aux climats où s'apaise
 La rigueur des hyvers ;

Ainsi mon ame avide
 Fuyait le présent vide
 Qui m'enserme ici-bas ,
 Pour reposer encore
 Sur ces jours morts que dore
 Le cœur qui ne meurt pas !

III.

Et parmi ces jours-là , que mon penser caresse ,
 Il en est un surtout qui revenait sans cesse ,
 Gracieux et constant ;

Vous le rappelez-vous ?... Je n'oserais le croire ;
 Car , quoiqu'il tienne place immense en ma mémoire ,
 Ce jour pour vous sans doute est jour moins important.

IV.

C'était le *vingt de Mai* — bien je me le rappelle —
 Aujourd'hui fait deux ans qu'un tout jeune homme grêle,
 Gravissait lentement l'escalier qui menait
 A votre cabinet.

Or , ce jeune homme pâle , à la figure lasse
 De chercher l'existence au texte de la loi ;
 Ce vieillard de vingt ans , à la ride vivace ,
 Ce jeune homme était moi.

J'avais ouï souvent parler de Vous — Poète —
 Relu tous vos écrits , béni votre savoir ;
 Ce n'était point assez... et mon ame inquiète
 Avait soif de vous voir.

De vous voir de bien près — d'entendre votre bouche ,
 M'expliquer savamment des principes divers ,

Et relever mon cœur par cet accent qui touche
 Tout lecteur de vos vers.

Je voulais admirer de près cette auréole ,
 Dont un vaste génie a doté votre front ;
 Et je suivais la rampe , impuissant de parole ,
 Sous un penser profond.

Comme mon cœur battait !.. Enfin le sanctuaire ,
 Qu'un prêtre des beaux-arts a desservi trente ans ,
 Allait se dérouler , sans fard et sans mystère ,
 Devant mes pas tremblans !

Et plus j'en approchais , plus ma crainte était grande
 De me voir rebuté sitôt franchi le seuil.
 Qui court vers un savant fait bien , s'il appréhende ,
 De le voir tout orgueil.

Mais il est bien des fleurs aux têtes purpurines ,
 A la feuille flexible , à la suave odeur ,
 Qui livrent leurs trésors sans cruelles épines ,
 Pour garder leur candeur.

Et vous êtes ainsi — Poète ! — votre lyre
 A des accens divins ou des préludes d'or ;
 Mais c'est par la bonté que votre ame s'inspire
 Aux cimes du Thabor.

Que vite disparut cette crainte si forte ,
 Qui m'avait poursuivi jusques à votre porte ;
 Alors que je vous vis — alors que votre voix —
 Quoiqu'elle me parlât pour la première fois ,
 Que je n'eusse point dit de quel nom je me nomme , —
 Vint me prouver qu'en vous l'érudit était homme.
 Vous me sentiez ému... Tout aussitôt quittant
 Cet air de dignité qui vous distingue tant ,
 Et revêtant pour moi cette douce parole ,
 Qui nous met à notre aise et qui même console ,
 Vous me dites : « Jeune homme , essayez-vous ici ;
 Puis-je vous être utile ?.. exigez , me voici. »

Honnête homme ! C'est bien ainsi que dans ma tête
 J'ai souvent façonné le type du Poète ,
 Cet envoyé du ciel , prodigue en sentiment ,
 Qui devine la peine à l'abord seulement ,

Et garde dans son cœur une fibre sensible ,
 Toute prête à vibrer sonore — inextinguible ,
 A l'unisson toujours du cœur des malheureux ,
 Pour lui sécher les pleurs qui naissent dans ses yeux!..

VI.

Lors je vous découvris les secrets de mon ame ,
 Je vous dis mes désirs et mes pensers de flamme ,
 Je ne vous cachai rien
 De cette soif de gloire , ardente , qui m'entraîne ,
 Du découragement qui plus souvent m'enchaîne
 De me voir sans soutien.

Tout passa sous vos yeux — et mes nuits d'insomnies —
 Et mes tristes labeurs — et jusqu'aux rêveries
 De mon cœur de vingt ans.
 J'osai vous demander par quel secret mystère ,
 Poètes , vous naissez les chantres de la terre ,
 Les prophètes des temps.

Et me montrant alors ce globe de lumière ,
 Qui brille au firmament et qui toujours éclaire
 Le globe d'ici-bas :

« Voyez — me dites-vous — sa clarté , son volume ;
 Ressentez sa chaleur — qui le meut , qui l'allume ?

Ne le savez-vous pas ?

Ecoutez sur le mur le lierre qui frissonne ,

La brise qui bruit , et de l'aile moutonne

La tête des grands bois —

Le grillon dans les prés , l'oiseau dans les feuillages ,

L'alouette envolée au séjour des nuages...

Qui leur donna la voix ?..

Qui fit cette planète avec sa croupe ronde ,

Et ces plantes au front — et ces poissons à l'onde ,

Et ces perles au ciel ?

Quel mystère étonnant fait que l'homme sommeille ,

Qu'il vit ou bien qu'il meurt ? Et qui fait que l'abeille

Vous distille son miel ?

VII.

Quelle force motrice

A jeté ce mont , là ,

Creusé le précipice
 Qui s'étend au delà ?
 Alors que la mer forte
 Se dépite et s'emporte ,
 Qui lui dit de la sorte :
 « Tes bornes , les voilà ? »

Qui fait que tout gravite ,
 Que tout vit et s'agite
 Sur terre et dans les cieus ?
 Qui fait l'œil à l'orbite
 Et la vue à nos yeux ;
 Et puis ces fleurs sans nombre ,
 Ces mystères de l'ombre ,
 Et ces voix aux saints lieux ?

Qui donc pour cheminer en cette aride route ,
 Où la peine foisonne , où le malheur cailloute ,
 Nous a donné l'amour —
 L'amour qui fait qu'une ame en une autre se verse ,
 Qu'un cœur endolori dans un autre déverse
 Ses pleurs de chaque jour ?

Et quand il plaît au ciel de nous ravir cet être ,

Qu'il nous avait donné pour un instant peut-être
De consolation ;
Afin de résister au désir de le suivre ,
Qui nous inspire alors , pour nous aider à vivre ,
La résignation ?

Qui nous fait l'espérance ,
Pour calmer la souffrance
Et sécher tous nos pleurs ?
Qui nous dota de l'ame ,
Pensante , qui s'enflamme
Et résiste aux douleurs ?

Et qui donc vous révèle ,
Qu'elle est seule immortelle
De votre être mortel ?
Et qui vous porte à croire ,
Qu'après cette victoire
De l'esprit éternel ,

Il est un autre monde ,
Où le bonheur abonde
Sans larmes et sans fin ;

Où notre bouche noie
 Ses désirs dans la joie
 Du calice divin?..

VIII.

Qui? Dieu seul ! toujours Dieu ! puissant, impénétrable
 Pour vous-même et pour tous; grand, étrange, adorable,
 Qu'on sent et qu'on n'explique pas ?
 Dieu ! principe de tout et fin de toute chose ,
 Se dévoilant à nous dans une fleur éclose ,
 Autant qu'en ces soleils qu'il suspendit là-bas !..

Eh bien ! celui qui fit tant de grandes merveilles ,
 Pour frapper les regards ou parler aux oreilles
 Attentives à l'écouter ;
 Celui-là qui , créant le monde , a dit : « Gravite ,
 Grande mer , calme-toi ! » Celui-là fit ensuite
 Le Poète pour le chanter !... »



IX.

Et vous aviez cessé que j'écoutais encore ;
 Votre voix de prophète était pleine et sonore ;
 Ainsi que les accords de l'orgue du saint lieu ,
 Murmurant quelques chants de la grandeur de Dieu !
 Il fallut vous quitter — avec peine j'y pense —
 Je n'osai vous parler de ma reconnaissance ;
 Mais en rentrant chez moi , le projet je formai
 De fêter tous les ans LE VINGT DU MOIS DE MAI !..

J.-J. BARRAU.

20 Mai 1836.



Imprimerie
à Castelnaudary
1836

par Louis Groc.

